



HAL
open science

Avant-propos

Isabelle Chesneau

► **To cite this version:**

Isabelle Chesneau. Avant-propos. Isabelle Chesneau; Marcel Roncayolo. Abécédaire de Marcel Roncayolo. Entretiens, Infolio, pp.9-20, 2011, 978-2-88474-195-8. hal-04184339

HAL Id: hal-04184339

<https://hal.science/hal-04184339>

Submitted on 23 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Collection Archigraphy Poche

L'abécédaire de Marcel Roncayolo est le résultat d'une série d'entretiens entre Isabelle Chesneau et Marcel Roncayolo. L'interviewer a proposé à l'interviewé une série de thèmes présentés dans l'ordre alphabétique, meilleur moyen de présenter une pensée sans en faire un système. L'ouvrage propose ainsi une réflexion ouverte sur les conditions de constitution et d'exercice d'une pensée sur la ville.

Isabelle Chesneau, architecte et docteur en urbanisme, est maître-assistante en sciences humaines et sociales à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris Malaquais, et chercheur associé au Laboratoire de recherche histoire architecturale – sociétés. Elle travaille sur l'obsolescence de l'architecture contemporaine et l'évolution de la profession d'architecte.

Marcel Roncayolo, urbaniste et géographe, directeur adjoint de l'École normale supérieure de Paris, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, directeur de l'Institut d'urbanisme de Paris, professeur émérite à l'université Paris X Nanterre, a contribué à introduire en France les théories anglo-saxonnes et européennes de la ville, faisant la synthèse des grandes écoles d'urbanisme et de géographie urbaine du XX^e siècle.

L'abécédaire de
Marcel Roncayolo • Isabelle Chesneau et
Marcel Roncayolo



L'abécédaire de Marcel Roncayolo

Entretiens

Isabelle Chesneau

Marcel Roncayolo

L'abécédaire de Marcel Roncayolo

Entretiens

Isabelle Chesneau

Marcel Roncayolo



10 €
ISBN 978-2-88474-195-8

inf

INFOLIO

Collection Archigraphy Poche

plus personnel, simultanéité et synchronie. La ville, le paysage, le territoire sont faits de traces et de mouvements, de temporalités différentes, de leitmotive entremêlés. Construction et déconstruction sont à l'œuvre. Elles commandent aussi l'interprétation. Lucien Febvre rappelait : « L'historien n'est pas celui qui sait, il est celui qui cherche. ». Le géographe ou même l'architecte-urbaniste n'ont-ils rien à en retenir ?

J'en viens à l'essentiel : l'ouvrage en donne la preuve plus que le commentaire. Ma complice-interlocutrice, fut exigeante. Attentive et précise, capable de me « provoquer », de me critiquer, de relativiser mes « retours », de déceler même sous mes convictions, des doutes moins conscients. La rédaction de l'abécédaire fut aussi, pour moi, une bonne leçon. Après tout, ne m'y suis-je pas découvert moi-même ?

Septembre 2010
Marcel Roncayolo

Avant-propos

Ce projet est né d'un étonnement : parmi les lectures que j'entreprenais au moment de ma thèse, les écrits de Marcel Roncayolo avaient la particularité de m'intriguer en raison de leur style peu habituel en recherche. Mon attention était retenue par la manière dont l'auteur exprimait sa pensée, conduisait ses raisonnements. Il faut souligner que, par son écriture, « Ronca » – comme il est d'usage de l'appeler – manie plus qu'il n'est d'usage l'implicite et la litote. C'est pourquoi, au sortir d'une lecture, j'avais souvent le sentiment persistant que quelque chose m'échappait plus ou moins et qu'un nouvel examen s'imposait.

Cette forme d'écriture a fini par devenir une source de réflexion en tant que telle : cette rhétorique visait-elle volontairement à provoquer chez le lecteur un réflexe interprétatif à propos d'éléments qui, décrits autrement, expliqués de façon plus directe n'auraient peut-être pas suscité ce vif désir de compréhension ? Comment, par suite, ce jeu sur l'ambiguïté dans l'exercice scientifique pouvait-il ne pas être contradictoire ? Il me semblait qu'il y avait là un enjeu, que la réflexion sur l'urbain ne pouvait faire l'économie d'une réflexion sur les mots.

Comme je m'en explique dans l'entretien sur le *Je-ne-sais-quoi*, et comme il s'en explique dans *Grammaire*, ce sentiment d'incomplétude tient essentiellement au rapport des mots avec la réalité dans les écrits de mon interlocuteur : celui-ci y est rarement établi de façon définitive. Le langage présente sans aucun doute à ses yeux un certain risque : de réduction d'une part et de falsification d'autre part. Mais, se méfier du

langage ne signifie pas ici vouloir s'en distancier, tenter de le neutraliser ; il s'agit au contraire de lui accorder toute son importance et son attention pour qu'il ne nous induise pas en erreur. Cet ouvrage est donc en grande partie une réflexion sur le langage, la manière d'en user, d'en comprendre la fonction.

La vigilance évoquée appelle cependant quelques éclaircissements, car elle obéit à un double mouvement, de contrôle d'une part et de libération d'autre part, et définit dans une large mesure le cadre théorique de l'ouvrage.

Le contrôle, ou encore l'examen approfondi des définitions, pourrait rappeler ici l'entreprise d'un Francis Ponge dans le *Parti-pris des choses* (1942) : il s'agit de retourner « aux choses mêmes », à leur « vérité », mais en « tenant compte des mots », c'est-à-dire des idées toutes faites, des valeurs sociales et culturelles dont les mots sont porteurs, de la subjectivité aussi. « Retourner aux choses » sous-entend d'être en mesure d'identifier la manière dont nous construisons notre rapport avec le réel à travers nos pratiques langagières. Ces dialogues devraient montrer à cet égard combien aucun travail à prétention scientifique ne peut démarrer sans un examen approfondi de définition des mots issus de la langue ordinaire. S'en tenir à elle, serait comme rester dans l'approximation ou au contraire l'abus de langage, dont la ville est d'ailleurs parfois l'objet, y compris chez les chercheurs (voir *Urbain*). Si l'on se souvient des mises en garde de Hobbes dans le *Léviathan*, on saura que, loin d'être une simple précaution d'usage, ce travail méticuleux et réfléchi sur le sens des mots revêt une importance quasi sociale et politique : c'est lutter contre les préjugés, mesurer la part du subjectif, éviter les faux débats, pour tenter de poser les problèmes plus justement.

Cependant – et sans doute est-ce ici que réside la particularité de la démarche entreprise – les faits urbains ne peuvent être entièrement saisis par un discours, fut-il remarquable de précision et d'exactitude. Plutôt que de croire simplement que « les mots font les choses »¹, Marcel Roncayolo cultive au contraire un doute méthodique : le mot n'est pas une catégorie universelle. Entre un mot et une chose, subsiste un « je-ne-sais-quoi » d'insaisissable, un écart qu'il nous faut justement discerner à défaut de pouvoir le mesurer exactement.

Chercher à combler la distance logique qui sépare un fait spatial de la signification qu'on lui confère, a ainsi conduit mon interlocuteur à opérer dans sa démarche de chercheur un travail sur le langage, à s'en libérer pour diminuer l'intervalle : « jeux » avec les mots (« sur » aussi parfois...), exploitation de leurs différents sens, combinaison de registres (concret/abstrait, visuel/discursif, etc.), réconciliation de contraires, lui ont permis de multiplier les interprétations et les lectures possibles d'un phénomène, sans craindre de le figer dans une description unidimensionnelle.

Cette polysémie se perçoit aisément dans ses textes, mais j'ai pu la mesurer réellement aux difficultés que provoque le souhait de l'inventorier, comme ce fut le cas lors de la construction de l'index : comment isoler le sens d'un mot quand ses différentes significations sont justement mêlées dans le contexte de la phrase ? Si se repérer dans cet ensemble lexical reste une entreprise délicate, le recours à cette

¹ BOURDIEU, Pierre. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris : éd. du Seuil, 1994. Essais. p. 138. : « Quand il s'agit du monde social, les mots font les choses, parce qu'ils font le consensus sur l'existence et le sens des choses, le sens commun, la *doxa* acceptée par tous comme allant de soi. ».

impertinence du langage (jeux/combinaisons de mots) est la condition néanmoins, comme le dit Ricœur², pour atteindre une pertinence nouvelle, de voir les choses sous un autre jour, de dépasser leur sens littéral et de proposer une interprétation différente des phénomènes. Ricœur appelle « théorie de la référence indirecte » cette approche de re-description métaphorique de la réalité ; on pourrait aussi parler d'attitude poétique.

Je crois d'ailleurs que c'est une des leçons que je retire-rais de cette expérience : face au constat des nombreuses limites de la démarche scientifique, la poésie, la fiction, la narration, le récit, etc. constituent une alternative au cynisme. Bien sûr, en termes de résultats scientifiques, cela appelle à revoir nos critères. Le « retour aux choses » par l'évocation indirecte ne peut rester qu'un essai provisoire : c'est un exercice toujours susceptible de remises en jeu ; il est un perpétuel « concours de repentirs, interminable » comme le rappelait souvent mon interlocuteur au cours de nos séances de travail ! Une « œuvre ouverte » donc, qui renonce aux conclusions bien établies, aux « explicitations » et oblige la raison à se faire modeste, à prendre conscience de ses limites et de la fragilité des certitudes. Elle renvoie à un processus de travail qui n'a pas pour but l'achèvement.

Une telle posture appelait une réflexion spécifique sur la forme de l'ouvrage. Pourquoi avoir choisi celle de l'abécédaire ? La référence à *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* avec Claire Parnet (1988) a bien sûr compté : le dispositif me semblait particulièrement adapté à la tonalité didactique du projet. Mais au-delà, c'est aussi le choix d'une non-forme, d'une

anti-forme même, plus légitime que beaucoup d'autres pour parler aujourd'hui de l'évolution des villes, de leur éclatement. L'organisation alphabétique des thèmes autorise une lecture non-linéaire, par fragment, elle est protéiforme, soulignant par là-même l'illusion perdue d'une lecture globale de la ville³. L'ensemble compose pourtant un tout, les réflexions s'y répondent, se ramifient d'une lettre à l'autre, tout en étant dissociées, affranchies de liens de causalité trop évidents : il revient au lecteur de les construire lui-même, de créer sa propre structure d'ensemble, personnelle.

Mettre la notion d'interprétation au centre de l'épistémologie urbaine nécessitait aussi de partir de l'expérience particulière d'un chercheur. C'était vouloir souligner « les conditions les plus générales de l'insertion des structures dans une pratique individuelle »⁴. Dit autrement, c'était parler d'épistémologie urbaine d'un point de vue général, tout en s'appuyant sur un parcours personnel, en y puisant une matière. C'eût été un contresens que ce « manuel » d'études urbaines prenne la forme d'un discours abstrait. J'aspirais au contraire à une épistémologie ancrée dans une pratique, non déconnectée de son contexte social de production, fortement individuée. D'où le titre de l'ouvrage : il s'agit de l'abécédaire « de quelqu'un ». Chaque mot constitue le fruit d'un tri effectué au cours de plusieurs décennies de travail et résume donc une partie de son discours, à quelques exceptions près.

2 RICŒUR, Paul. *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Paris : le Seuil, 1986. Esprit. p. 28 et p. 243.

3 L'expression « lecture de ville » fait ici référence à un des ouvrages de Marcel Roncayolo *Lectures de villes : formes et temps* (2002) et à un des textes de *L'Abécédaire : Q comme Quelqu'un*.

4 GRANGER, G. G. *Essai d'une philosophie du style*. Paris : Armand colin, 1968, p. 12, cité par Ricœur, *op. cit.*, p. 121.

Par suite, un grand nombre des mots de l'*Abécédaire* (14 sur 24) s'est imposé de lui-même, parce que représentatif du vocabulaire de Marcel Roncayolo. Pour certains items néanmoins, il a désiré faire des modifications : il s'agit notamment d'*Anticipation*, de *Conjoncture*, d'*Imaginaire*, de *Nature*, de *Quelqu'un* et de *Ville*, thèmes sur lesquels il avait envie de revenir une nouvelle fois. J'ai tenu quant à moi aux choix de *Beauté*, de *Je-ne-sais-quoi*, de *Week-end* et de *X, Y, Z Trois dimensions + le temps* : il m'importait d'introduire des mots étrangers à son champ lexical afin de déplacer le regard, de faire du « hors champ ». Contrairement aux autres entrées, celles-ci visaient moins la description de la démarche, sa « dénotation » que sa « connotation », c'est-à-dire ce qui pouvait éventuellement s'y associer. Avec le recul, une réflexion plus poussée sur le statut des mots, suivant qu'ils appartiennent au champ de la rhétorique, de la syntaxe ou de la didactique, aurait peut-être pu présider à leur sélection. En tout cas, je mesure surtout la distance qui sépare les mots de l'*Abécédaire* – des mots choisis, presque tous « à point de vue » – de ceux de l'index, convoqués quant à eux spontanément par la parole au cours des échanges, venant supporter et étayer les explications données, disant autrement les choses, peut-être ce qui « échappe » aux premiers.

La forme dialoguée participe également du dispositif général. Elle correspond à une intention de départ, mais sans doute est-elle devenue plus centrale au fur et à mesure de l'avancement du travail : d'une forme, nous sommes passés au sujet même de cette rencontre, à ce qui la justifiait. Au commencement de ce projet, il m'arrivait parfois de me demander pourquoi Marcel Roncayolo n'avait pas décliné ma proposition de lectrice intriguée. Après tout, il avait déjà largement

contribué à la diffusion de la connaissance : pourquoi fallait-il encore s'expliquer ? Ce n'est qu'après plusieurs années de travail que j'ai compris sa propre motivation : « j'ai quand même l'impression de ne pas avoir été toujours entendu... » glissa-t-il un jour au détour d'un entretien. Ce projet était donc pour lui l'occasion d'explicitier certaines références, de se livrer à ce nécessaire « concours de repentirs » et d'éclaircissements.

Pour un chercheur, être entendu ne signifie pas seulement accéder à la reconnaissance de ses travaux, être cité, voir ses livres réédités. Il s'agit surtout d'avoir le sentiment que ce que l'on a voulu dire a été compris et surtout approprié, c'est-à-dire de nourrir l'espoir que le travail sera un jour prolongé, continué, bref que cette réflexion individuelle permettra d'alimenter le débat collectif, au-delà de séminaires et colloques circonstanciels.

Or être entendu suppose une écoute. Il est aisé d'apporter une meilleure intelligibilité à des propos tenus ou à une démarche réalisée lorsqu'on vous demande des explications et que votre interlocuteur fait part d'observations et de remarques en retour : vous vous demandez alors s'il a raison ou non, autrement dit vous vous livrez à un examen rétrospectif. Ce type d'échange, ordinaire et pourtant essentiel, constitue comme on le sait le sens premier du mot « réflexion » : réfléchir, c'est renvoyer sa pensée vers autrui, produire un échange, pour que les choses vous reviennent finalement.

Dans cette activité réflexive, le dialogue est une médiation importante : l'interlocuteur représente un miroir, mais un miroir déformant qui oblige à préciser les explications, recommencer les démonstrations, chercher des exemples afin que le message émis se superpose, après bien des détours, à celui reçu. Dans cet exigeant et laborieux face à face, Marcel Roncayolo a

peu à peu fait le constat qu'il fallait rouvrir certains « dossiers » qu'il croyait classés, reconsidérer certains points de vue, s'interroger sur ses positions. L'« explication » de connaissances acquises ou de raisonnements « consolidés » a de ce fait presque toujours eu pour effet de déclencher un nouveau travail de « réflexion ». On voit ainsi combien la forme du dialogue a ici valeur de méthode : il est échange, exercice de logique, accord et non débat contradictoire ou procès d'intention.

Les textes témoignent cependant d'une fidélité relative à cette parole vive : le but n'était ni de faire une monographie, ni un carnet de bord, mais de fixer et de conserver un discours particulier, en l'objectivant au moment de la rédaction.

Or, nos conversations laissaient place parfois à la digression, aux considérations personnelles qui nous ramenaient – mais pas toujours – à la question traitée. En outre, comment aurait-on pu rendre compte du tâtonnement qu'a nécessité ce travail : chaque entrée a fait l'objet de plusieurs séries d'entretiens enregistrés, de lectures ou relectures de textes de référence et de plusieurs versions de rédaction, avant que l'on s'accorde sur une transcription finale qu'on estimait à l'image – et à la hauteur – du travail réalisé ?

Pour souligner le caractère protéiforme de cette pensée, chaque texte, par conséquent, devait correspondre à une mise en ordre de plusieurs instances de discours, souvent réalisées à différents moments du parcours de Marcel Roncayolo, mais qui s'articulaient entre elles malgré la distance temporelle qui les séparait. Ce travail de remaniement a permis de mettre l'accent sur des continuités logiques et la structuration d'une pensée sur la ville, même s'il faut garder à l'esprit qu'il s'agit là d'une structure ouverte et non d'un système clos. Dans ce sens, les

textes tentent d'exposer une réflexion qui se cherche, en train de se faire, un peu comme au théâtre où depuis longtemps on a fait tomber le rideau rouge et intégré les coulisses à l'espace de représentation : le processus de recherche fait ici partie du résultat en tant que tel.

L'autre intérêt de la forme dialoguée était de favoriser l'appropriation par le lecteur. Dans ces entretiens, mes questions ont pour rôle de m'attacher à la pensée de mon interlocuteur, mais aussi d'inciter celui qui lit à s'imaginer à ma place et à prolonger cet échange au-delà du texte. Chacun ne représente qu'un temps dans nos échanges, celui où l'on a décidé de clore le débat, alors que la discussion aurait pu continuer au-delà : comment pourrait-on, de toute façon, cesser de « se » poser des questions ? C'est dans ce dispositif que réside l'exposition du processus : les choses ne sont pas figées, fixées une fois pour toutes et lorsqu'elles le sont comme ici, ce n'est que par nécessité et de façon temporaire.

Des mots que nous avons passés en revue, qu'en est-il ressorti ? Un concept me semble-t-il, celui de perspective.

Julien Gracq distinguait parmi les écrivains qui recourent à la description, deux familles qui ne se mêlent presque jamais : les myopes et les presbytes⁵. Les premiers s'attachent

5 GRACQ, Julien. *Lettrines*. Paris : J. Corti, 1967. p. 53 : « Les écrivains qui, dans la description, sont myopes, et ceux qui sont presbytes. Ceux-là chez qui même les menus objets du premier plan viennent avec une netteté parfois miraculeuse, pour lesquels rien ne se perd de la nacre d'un coquillage, du grain d'une étoffe, mais tout lointain est absent – et ceux qui ne savent saisir que les grands mouvements d'un paysage, déchiffrer que la face de la terre quand elle se dénude Parmi les premiers : Huysmans, Breton, Proust, Colette. Parmi les seconds : Chateaubriand, Tolstoï, Claudel. Rares sont les écrivains qui témoignent, la plume à la main, d'une vue tout à fait normale. ».

au proche, au détail, à la trace, à l'indice, les seconds préfèrent les visions d'ensemble, les échappées visuelles, les hauteurs... Comme Gracq le disait de lui-même, Marcel Roncayolo fait plutôt partie de la seconde catégorie et cultive « le goût des paysages, des grands ensembles, des vues lointaines, des échappées, des hauteurs d'où l'on découvre tout un pays. ». Mais l'évolution des villes, leur croissance tentaculaire, leur dissémination autorisent-elles encore une telle approche ? Dans ce sens, il souligne dans *Forme* qu'à défaut de pouvoir aujourd'hui « appréhender la forme globale de la ville dans sa totalité », il vaut mieux essayer de se repérer dans un ensemble, comprendre une composition apparemment disparate en cherchant les perspectives. C'est là où l'opposition entre myopie et presbytie devient moins opératoire, car trouver les perspectives, mettre les choses en perspective nécessitent de s'attacher aussi aux détails. C'est à la faveur d'échanges avec son ami Cesare de Seta que son attention s'est ainsi progressivement portée ces dernières années vers des perspectives d'un genre particulier, les *vedute* urbaines.

La *veduta* désigne l'expression d'une vision « objective » de la réalité d'un lieu : comme la perspective, elle reproduit des panoramas – souvent urbains –, mais l'objectif de cette « méthode » est de décrire de « ce que l'on voit » avec le plus d'exactitude possible, dans le plus minutieux détail : c'est une perspective architectonique, proche du relevé topographique, qui permet une « vision » plus nette de la réalité géographique que ne pourrait l'autoriser notre seule perception. Les *vedutistes* se sont d'ailleurs inspirés de la peinture autant que des méthodes de la cartographie et des projections axonométriques pour perfectionner leur art. Au même titre que la scénographie dont

elle est proche, la *veduta* renvoie à un questionnement sur l'espace : comment allier la vision du proche et du lointain (macro/micro) dans l'espace même du tableau, comment « regarder globalement le détail », si l'on peut résumer les choses ainsi ?

Même si ce procédé, banalisé par la pratique du Grand Tour⁶, repose sur un travail de terrain préalable approfondi, il n'en recourt pas moins à l'artifice. Dans ces « images », les distances sont faussées, les échelles peu respectées, les proportions réelles déformées, les points de fuite multipliés : bref, ce sont des vues « créées » et non la restitution d'un acte de

6 Pierre Chessex dans le *Dictionnaire européen des Lumières* définit le Grand Tour comme un voyage de formation qui permet aux fils de l'aristocratie anglo-saxonne des XVII^e et XVIII^e siècle de couronner la fin de leurs études en élargissant leurs connaissances des pratiques sociales et politiques des divers États du Continent. Ce Grand Tour comprend au minimum l'Italie (jusqu'à Naples) et la France, mais inclut souvent les Flandres, la Hollande, la Confédération helvétique et les pays germaniques : il toujours orienté du nord au sud avec retour au point de départ. « En tant qu'institution, le Grand Tour se développe en Angleterre au milieu du XVII^e siècle, se fige dans un cadre rigide dans la deuxième moitié du siècle et, devenu à la mode, génère de multiples dérivations plus ou moins conformes au modèle durant tout le XVIII^e siècle. Ce périple répond à des règles très strictes : un jeune homme ne part jamais seul faire son Grand Tour ; il lui faut un précepteur [...] La qualité de l'éducation du grand touriste dépend à bien des égards du tuteur. [...] Ce voyage en Europe réclamait alors environ trois ans [...], afin de pouvoir acquérir une bonne connaissance des langues et d'étudier les diverses formes de gouvernements des États visités. [...] L'Europe du Grand Tour est, à l'origine, essentiellement urbaine puisqu'il s'agit d'une pérégrination de villes en villes en un parcours stéréotypé conformes aux guides et aux compilations à l'usage des voyageurs. Au contraire de l'explorateur qui cherche, le grand touriste retrouve et vérifie *de visu* des connaissances livresques acquises durant ses études ou mentionnées dans son vade-mecum. Il ne s'agit jamais d'un voyage de rupture, mais d'une expérience éducative dont le retour est programmé. [...] Le Grand Tour déclinera fortement après la Révolution française et prendra fin en 1841, avec le premier voyage organisé par Thomas Cook. ». Voir « Grand Tour » in *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris : PUF, 1997, p. 518-521.

perception. Cette tension entre réalité et imaginaire fait tout l'intérêt du procédé, du moins au regard de la démarche de Marcel Roncayolo : comprendre un phénomène, le « voir » tel qu'il est, nécessite sa recréation partielle.

Cette reconfiguration de la réalité urbaine au départ de l'observation permet de déclencher le travail sur le langage dont je parlais plus haut : la *veduta*, en tant que « retour transgressif aux choses », favorise la création de métaphores, déclenche l'énonciation de significations nouvelles. La survenue de cette autre pertinence langagière rend dès lors possible la représentation des choses par la pensée, c'est-à-dire de les « voir », tant « les images sont parlées avant d'être vues »⁷. Dans XYZ, j'appelle ce procédé « vedute discursives » car cet usage de la langue a la particularité de modifier les rapports de distances entre les faits, de connecter le visible et l'invisible, le proche et le lointain, le reculé et le récent. À mon sens, ce travail sur la création d'images par les mots, le recours à un imaginaire déconnecté de la stricte perception, loin d'être une activité purement abstraite, permet d'expliquer la proximité de la démarche de Marcel Roncayolo avec celle engagée dans le projet urbain : dans les deux cas, l'action vise à faire émerger une vision, préalable à toute démarche de conception.

Septembre 2010
Isabelle Chesneau

7 Ricœur, *op. cit.*, p. 241.

A COMME ANTICIPATION

« [...] mais enfin tout le surplus jusqu'ici n'est qu'un mélange de faits, d'interprétations et d'hypothèses, et la loi s'offre en somme comme une grande anticipation de l'expérience. Aussi la plupart des savants demeurent-ils sur la réserve. Beaucoup nient formellement. Je ne sais s'il y en a qui croient reconnaître dans ce cas les vrais caractères de la haute probabilité physique. »

Charles Renouvier, 1864¹

LA NOTION D'ANTICIPATION EST IMPORTANTE POUR VOUS, ELLE REVIENT DE FAÇON RÉCURRENTÉ DANS VOS TRAVAUX. ENCORE À L'OCCASION DE CES ENTRETIENS, VOUS AVEZ INSISTÉ POUR QUE CETTE ENTRÉE FIGURE EN BONNE PLACE. DANS « LES GRAMMAIRES D'UNE VILLE » (1996), VOUS ÉCRIVEZ À CE SUJET : « IL RESTE TOUJOURS L'ÉCART POSSIBLE ENTRE LES ANTICIPATIONS ET LES RÉALISATIONS. MAURICE HALBWACHS ACCORDAIT AUX SPÉCULATEURS CETTE QUALITÉ REMARQUABLE ET CETTE FONCTION SOCIALE DE LIRE, AVANT TOUS LES AUTRES, LES TENDANCES ET LES MOUVEMENTS DE LA SOCIÉTÉ URBAINE. [...] L'EXCÈS, L'ANTICIPATION EXAGÉRÉE OU TROP

1 RENOUVIER, Charles. *Essais de critique générale*. Paris : Ladrangé, 1864. p. 136-137.